

LA SEMAINE DES ENFANTS

MAGASIN D'IMAGES ET DE LECTURES AMUSANTES ET INSTRUCTIVES.

PUBLICATION DE CH. LAHURE, IMPRIMEUR A PARIS

On s'abonne à Paris : au Bureau du Journal, rue de Fleurus, 9 ; à la librairie de MM. L. Hachette et C^{ie}, boulevard Saint-Germain, 77, et chez tous les Libraires. — Les abonnements se prennent du 1^{er} de chaque mois. Paris, six mois, 6 fr ; un an, 11 fr. Départements, six mois, 8 fr. ; un an, 15 fr. — Les manuscrits déposés ne sont pas rendus.



Marcus Sextus.

SOMMAIRE.

RÉCITS HISTORIQUES : Le peintre Guérin ; La chaîne d'or ; l'Aumône ; Le pont d'Arcole. — CONTES, HISTORIETTES, DRAMES : La fête de la saint Jean. — VARIÉTÉS : Deux aveugles ; Deux mots ; La cigale et la fourmi, fable.

RÉCITS HISTORIQUES.

LE PEINTRE GUÉRIN.

Le dessin ci-dessus est la copie d'un célèbre tableau de Guérin, connu sous le nom de *Marcus Sextus*.

Il représente un Romain qui, forcé par la proscription de quitter sa patrie, parvient ensuite à y rentrer : en arrivant dans sa maison, il trouve sa femme morte et gisant sur son lit et, auprès d'elle, sa fille désolée.

Marcus Sextus est un nom imaginé par le peintre :

l'histoire ne mentionne aucun personnage qui ait porté ce nom.

L'auteur de cet admirable tableau, Pierre Guérin, né à Paris en 1774, était élève du peintre d'histoire Regnault ; il obtint, à l'âge de vingt-trois ans, le grand prix de peinture et fut envoyé en Italie, où il ne resta qu'un an.

Le premier tableau qu'il exposa après son retour, en 1800, *Marcus Sextus*, produisit la plus vive sensation ; on jugea que jamais artiste n'avait fait mieux sentir l'impression que peut produire sur l'homme une violente et profonde douleur morale.

Deux ans après, Guérin exposa *Phèdre et Hippolyte* ; puis successivement *Enée racontant ses aventures à Didon*, et *Clytemnestre sur le point d'assassiner son époux*.

Ce dernier tableau est d'un grand effet. Clytemnestre laisse bien voir par l'expression de son visage et par son geste le trouble et l'hésitation qui se mêlent à sa fureur; le lâche et barbare Égisthe semble bien dire tout bas : *Va! va! frappe!* La lueur projetée par la lampe, placée derrière un léger rideau rouge qui cache ces deux personnages, vient ajouter à l'effet dramatique de la scène. Au fond, on découvre une partie du lit sur lequel repose Agamemnon. La tranquillité qui règne sur ses nobles traits contraste admirablement avec l'agitation des deux criminels.

D'une santé très-faible, car il était attaqué de la poitrine, Guérin a peu produit. Nous n'avons à citer encore que *Andromaque, Bonaparte faisant grâce aux révoltés du Caire, Céphale et l'Aurore, une Offrande à Esculape.*

Guérin était d'un caractère très-doux et d'une affabilité charmante.

Après avoir refusé une première fois la direction de l'école française à Rome, il l'accepta quelques années après, et partit pour Rome, où il mourut en 1833.

Guérin était chevalier de la Légion d'honneur et membre de l'Institut, et le roi Charles X lui avait conféré le titre de baron.

A.

LA CHAÎNE D'OR.

Raoul de Lannoi, tout jeune encore, s'était fort distingué à un assaut. Louis XI le fit venir après l'action et lui dit :

« Pasque-Dieu! mon ami (c'était son serment ordinaire), vous êtes trop furieux en un combat. Il faut vous enchaîner, car je ne veux point vous perdre, désirant me servir de vous plus d'une fois. »

En prononçant ces flatteuses paroles, le monarque passait au cou de ce vaillant jeune homme une belle chaîne d'or.

L.

L'AUMONE.

Un jour que l'amiral de Chatillon entendait la messe dans une église de Paris, un pauvre lui demanda l'aumône dans un moment où son esprit, entièrement occupé de la prière, ne lui permit d'autre distraction que celle de fouiller dans sa poche, à dessein de soulager le malheureux qui implorait sa charité. Il tire plusieurs pièces de sa poche et les lui donne. Le pauvre se retire, et, se voyant possesseur de plusieurs pièces d'or, il comprend parfaitement que l'intention de son bienfaiteur n'était point de lui faire une aumône aussi considérable. Il l'attend à la porte de l'église. L'amiral sort; le pauvre s'avance et lui dit :

« Monseigneur, vous n'avez point voulu sans doute me donner une aussi grande somme, reprenez-la. »

Touché de ce trait de délicatesse, Chatillon lui ordonna de tout garder.

H.

LE PONT D'ARCOLE.

Le passage du pont d'Arcole est un des plus éclatants faits d'armes de Napoléon Bonaparte. Par ordre du général en chef, Augereau entreprend de franchir ce pont; mais une nombreuse artillerie en défendait l'approche, et tout le reste de la ligne autrichienne était déployé sur la rive opposée. Augereau saisit un drapeau et le porte sur le pont; ses soldats le suivent; mais

un feu terrible les ramène en arrière. La colonne est forcée de se replier.

Voyant de loin ce mouvement, Bonaparte n'hésite pas; il s'élance au galop, arrive près du pont, se jette à bas de son cheval, s'approche des soldats, qui s'étaient tapis sur les bords de la digue, leur demande s'ils sont encore les vainqueurs de Lodi, les ranime par ses paroles, et, saisissant un drapeau, leur crie :

« Suivez votre général! »

A sa voix, un certain nombre de soldats remontent sur la chaussée et le suivent. Bonaparte s'avance, le drapeau à la main, au milieu d'une grêle de balles et de mitraille. Plusieurs de ses lieutenants sont tués ou blessés à ses côtés. Cependant la colonne est près de franchir le pont, lorsqu'une dernière décharge l'arrête et la rejette en arrière. La queue abandonne la tête. Alors les soldats restés auprès du général le saisissent, l'emportent au milieu du feu et de la fumée, et veulent le faire remonter à cheval. Une colonne autrichienne, qui débouche sur eux, les pousse en désordre dans un marais. Bonaparte y tombe et y enfonce jusqu'au milieu du corps. Aussitôt les soldats s'aperçoivent de son danger.

« En avant! s'écrient-ils, pour sauver le général! »

Ils courent pour le délivrer. On l'arrache du milieu de la fange, on le remet à cheval, et il revient prendre sa première position.

A.

CONTES, HISTORIETTES, DRAMES.

LA FÊTE DE LA SAINT-JEAN.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

1

Un beau dimanche, dès cinq heures du matin, le jour de la Saint-Jean d'été, la mère Marion venait frapper à la porte de l'école du village.

« Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, madame Marion? dit l'instituteur.

— Monsieur le maître, je viens savoir si vous êtes content de mes garçons?

— Mais, je ne m'en plains pas trop. Ils écrivent, ils lisent et ils comptent assez proprement.

— Et leur conduite?

— Elle n'est pas mauvaise, à cela près de quelques coups de pied et de quelques coups de poing échangés à l'heure de la récréation.

— Ainsi vous êtes satisfait?

— Oh! je ne dis pas cela. Pierre est sans ordre, il déchire ses cahiers, il les jette, il égare ses livres.

— C'est comme chez nous, il perd tous ses mouchoirs. Le père ne veut plus que je lui en donne, ce qui n'est pas propre. L'exemple de Jean ne lui sert à rien. Voilà un enfant qui a soin de ses effets. Quand il pleut, pour ménager ses bas, il les ôte de ses sabots et les fourre dans ses poches. Vous me croirez si vous le voulez, monsieur le maître, j'ai moitié moins de reprises à faire à ses vêtements qu'à ceux de son frère.

— Je le crois sans peine, madame Marion. Cependant il ne faut pas trop vous féliciter de cette conduite de Jean. Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée? Eh bien! si Pierre a des dispositions à être prodigue et est sans ordre, Jean pourrait bien devenir un avare, et ce qui serait pire, un égoïste.

— Que faire à cela? bon Dieu! » s'écria la brave femme.

Le maître d'école hocha la tête : « Voyez-vous, la mère, nos morales ne servent pas à grand'chose quand les épreuves de l'expérience ne viennent pas à l'appui. Il faudra saisir l'occasion de montrer à vos enfants les mauvaises conséquences que peuvent avoir leurs défauts.

— Oh! oui, monsieur le maître, mais en attendant ont-ils mérité que je les conduise à la fête de la Saint-Jean?... Vous savez, là-bas dans la vallée, à deux lieues d'ici.

— Oui, oui, l'on dit que la foire sera superbe. Eh bien! je vais vous donner un avis. Je crois qu'en dehors de l'amusement nos bambins peuvent trouver là une leçon salutaire.

— Comment donc?

— Tenez-vous beaucoup pour vous-même à cette fête?

— Pas trop, puisque le père est à la ville. Pourtant mes garçons seraient désolés de ne pas aller à la foire. Ils n'en ont jamais vu une pareille.

— Envoyez-les-y seuls.

— Pourquoi?

— Je vous le dirai quand ils seront de retour. Donnez-leur à chacun un morceau de pain et de fromage et une petite pièce d'argent.

— Je ne comprends rien à votre idée, monsieur le maître, mais j'ai confiance en vous; M. le maire dit à tout le monde que vous êtes un brave homme et un savant, pas bête du tout. »

Le maître d'école sourit en entendant cet éloge naïf.

« Allons, dit-il, au revoir, madame Marion; revenez demain à pareille heure pour me donner le détail des plaisirs dont vos fils auront joui à la fête. N'y manquez pas. »

La bonne paysanne fit ce qui lui avait été conseillé. Pierre et Jean bien débarbouillés, vêtus de blouses grises neuves, chaussés de souliers solides, dévorèrent deux assiettes de soupe et mirent en poche chacun un gros morceau de pain et du fromage. Ils reçurent une pièce de cinquante centimes et deux sous de monnaie pour la dépense des menus plaisirs de leur journée. Ils n'avaient jamais été possesseurs d'une pareille somme, aussi ce fut avec une distraction évidente qu'ils embrassèrent leur mère avant de s'élancer joyeusement sur la route.

II

La matinée était radieuse, l'air pur et plein de senteurs. Les deux gamins en vacances se mirent à courir après les papillons qui, eux aussi, semblaient voler vers la fête. A la première haie Pierre déchira un morceau de sa blouse, et, comme Jean lui reprochait son étourderie, l'insouciant garçon ne fit qu'en rire.

Jean décrocha de la haie le morceau de la blouse et le mit dans sa poche.

« A quoi cela pourra-t-il te servir? lui demanda Pierre.

— Est-ce qu'on le sait?

— Bah! maman me donnera une tape et puis il n'en sera plus question. Je n'aime pas les blouses neuves : quand on y essuie ses mains cela se voit. »

J'oubliais de vous dire que de nos deux jeunes rustiques l'un avait onze ans et l'autre dix. A Paris et dans

les grandes villes en général, les enfants de cet âge ne se promènent pas seuls, mais à la campagne et pour les enfants de villageois c'est différent.

Pierre et Jean avaient déjà, tout en cheminant, lancé beaucoup de cailloux, coupé des baguettes et joué au cheval fondu. Ils avançaient lentement. L'heure du déjeuner arriva. On s'assit au bord d'un ruisseau et les provisions furent étalées sur l'herbe. Des oiseaux gazouillaient dans les arbres qui ombrageaient les convives. Ils descendirent bravement en sautillant pour quêter une petite part du repas. Pierre s'amusa si fort à leur émettre ses provisions qu'il ne lui resta bientôt plus ni pain ni fromage.

« Tu es bête! lui avait dit Jean, le pain n'est pas fait pour les oiseaux, encore moins le fromage, ils ne mangent pas le quart de ce que tu leur donnes, c'est de la nourriture perdue. Il est midi et nous n'aurons la soupe qu'à neuf heures en rentrant à la maison.

— Qu'est-ce que cela me fait? répondit Pierre, j'ai de l'argent, j'achèterai du pain d'épice. »

Jean serra soigneusement le reste de son pain et de son fromage.

Les deux enfants, après s'être désaltérés au ruisseau, reprirent leur route un peu plus vite cette fois et sans s'arrêter aux buissons, aux fossés, aux troncs d'arbres. Ils approchaient du village dont ils apercevaient le clocher depuis longtemps. Vous savez, ce clocher qui paraît toujours si près, mais qui a l'air de reculer à mesure qu'on avance. Le cœur des petits garçons commença à battre, car ils entrevirent à peu de distance une épaisse poussière qui s'élevait de la place de la fête. On entendait des roulements de tambour et les sons enroués du mirliton. Quel bonheur! ils se trouvaient au milieu d'une foule de paysans endimanchés qui se dirigeaient vers le même point; ils n'eurent qu'à suivre le mouvement général et se trouvèrent bientôt au milieu de la foire. Comment vous dirai-je leur étonnement et leurs admirations naïves? Ils n'avaient jamais vu que la fête de leur pauvre village dont les splendeurs consistaient en une boutique à loterie de porcelaines, une table à pains d'épice, un éventaire à sucres d'orge et une poêle à frire remplie de beignets fumants. Certainement c'était déjà très-joli, et on aurait bien voulu en avoir autant chaque dimanche, mais la Saint-Jean étalait bien d'autres merveilles. C'était à devenir sourd par une musique enragée battant et tempêtant sur tous les tons à la fois; c'était à n'y plus voir clair au milieu des papiers dorés et des banderolles rouges et bleues.

III

Les deux petits garçons distinguèrent d'abord un cirque contenant deux chevaux et un âne.

Les deux chevaux superbement harnachés, étaient montés par deux beaux messieurs qui avaient une couronne sur la tête, un manteau sur les épaules et une espèce de fourche de fer à la main. C'étaient deux rois, à ce qu'on dit; mais à quoi pouvait leur servir la fourche? Autre sujet d'étonnement pour nos enfants : l'âne portait un troisième personnage vêtu de blanc, la figure couverte de farine et ayant un bonnet noir sur les cheveux. Ils le prirent d'abord pour un garçon boulanger, mais ils entendirent affirmer que c'était un Pierrot.

« Comment! Pierrot! le nom des oiseaux qui avaient déjeuné avec Pierre! » et les enfants de rire aux éclats parce que ce Pierrot-là n'avait ni bec, ni plumes.

L'âne, qui paraissait avoir une très-mauvaise tête, après toutes sortes de ruades avait jeté à terre le Pierrot, qui poussa les hauts cris en appelant à son aide Neptune, l'un des deux rois. Chose merveilleuse : ce M. Neptune, tout en continuant à galoper, souleva légèrement de sa fourche de fer et remit en selle le Pierrot, mais l'âne ayant pris un trot de mauvaise humeur, amena ce pauvre garçon enfoncé tout près des spectateurs qui virent son costume blanc ruisselant d'eau. Il le tordait de toutes ses forces en montrant le poing au roi Neptune, qui n'avait pas l'air de s'en inquiéter le moins du monde.

« Où s'est-il mouillé ? » demanda Pierre à son frère.

« Messieurs et mesdames ! s'écria l'infortuné Pierrot, j'ai eu grand tort d'avoir recours à Neptune ; me voilà trempé, je grelotte, je vais prier Pluton de me sécher : » et s'avançant humblement au-devant de la monture de l'autre roi qui chevauchait toujours : « Ayez pitié de moi, monseigneur ! » s'écria-t-il. Le roi Pluton détacha son manteau et le lui jeta sur les épaules. Alors il se passa quelque chose d'effrayant qui fit jeter des cris aux spectateurs. Des gerbes de feu s'élancèrent de la tête, des bras, des jambes et du corps du misérable Pierrot. Son âne prit le mors aux dents, l'entraînant avec frénésie tout autour du cirque. Enfin, Pierrot glissa à bas de l'animal auquel il ne se retenait plus que par la queue. Les enfants avaient eu bien peur, ils se rassurèrent en voyant Pierrot venir saluer la foule et les paysans ire aux éclats en battant des

maines. Pierrot alors ôta son soulier et le présenta à la ronde en sollicitant la générosité publique.

Les deux petits garçons comprirent très-bien de quoi il s'agissait ; aussi Jean s'éloigna-t-il au plus vite, se glissant comme un lézard à travers la foule, tandis que Pierre s'avançait bravement en tendant ses deux sous. On ne saurait trop payer de si belles choses.

Pour retrouver son frère, il siffla d'une certaine façon et le rejoignit bientôt. Jean, assis sur une borne, grignotait paisiblement son pain et son fromage.

« Comment peux-tu penser à manger ? lui dit Pierre.

— Tu as déjà dépensé deux sous, s'écria Jean d'un ton de reproche et sans répondre à sa question.

— Tiens ! voici une basse-cour sur une table. » En

effet, Pierre venait d'apercevoir la boutique d'une loterie dont les enjeux se composaient de malheureuses bêtes captives.

« Voyez, messieurs ! disait l'homme qui se tenait dans la boutique, trois sous le coup ! On peut gagner un lapin, un dindon, une oie, un petit cochon-d'Inde ! »

Le cochon-d'Inde était si joli, si rose, que Pierre, malgré les efforts de son frère qui le tirait par la blouse, tendit au marchand-forain sa petite pièce d'argent, sur laquelle on lui rendit sept sous en l'engageant à donner de la main une impulsion à la roue. L'aiguille qui devait désigner soit un espace vide, soit un lot gagnant, s'arrêta devant une oie magnifique. Pierre poussa un

cri de joie, le marchand fit la grimace. Néanmoins, sous l'inspection du public intéressé à ce qu'il n'y eût pas de passe-droit, l'objet gagné fut délivré à son nouveau propriétaire ; mais l'acquisition était embarrassante. Au milieu de la foule, impossible de poser l'oie à terre, il fallait la porter sur ses bras ; et dans son désir de liberté elle pinçait et égratignait Pierre, mais il tenait bon. Il était rouge de plaisir et tous les coin ! coin ! coin ! de l'oiseau étaient tout à fait inutiles.

« Maman en fera un pâté et j'en mangerai, disait Jean tranquillement.

— Je ne veux pas qu'on la tue, moi, » répondit Pierre !

Quelques passants félicitèrent le petit garçon de sa bonne chance, sans s'inquiéter du sang qu'il avait aux doigts. La méchante bête avait l'air d'en rire avec son glapissant coin ! coin ! coin !

Dans l'espoir de la faire

taire, Pierre acheta un pain d'épice de deux sous. L'oie daigna en avaler la moitié, et le petit bonhomme satisfait de ne plus l'entendre crier partagea le reste avec son frère ; mais à peine l'effrontée volatile eut-elle gobé la dernière miette de son gâteau que, soit satisfaction, soit gloutonnerie surexcitée, son gosier se mit à l'œuvre de plus belle : Coin ! coin ! coin ! Jean proposa de lui attacher le bec avec un bout de ficelle, mais Pierre avait peur de l'étouffer. Il se résigna donc à tous les mouvements de son bruyant fardeau.

En ce moment, un affreux polichinelle qui se démenait sur un tréteau attira son attention.

« Bonjour messieurs et mesdames, criait-il de toute la force de ses poumons. Vous êtes laids et bêtes ! vous



Tu connais le chemin ? Toujours tout droit. (Page 270, col. 2.)

m'ennuyez, moi qui suis si beau et si aimable ; regardez mon joli nez et quel buste !... Le premier qui entrera ici je lui ferai avaler cette canne sans la mâcher ! »

Et il frappait de sa baguette un grand tableau représentant au milieu d'un paysage vert pomme un serpent boa, un jeune crocodile à trente-deux dents sans compter les dents de sagesse, et enfin une demoiselle à barbe de capucin et pesant trois cents kilos. Polichinelle criait :

« Je vous défends d'entrer là pour voir toutes ces merveilles au prix de quinze centimes, trois sous !

— Eh bien ! j'en donne cinq et je n'ai pas peur, » s'écria le courageux Pierre entraîné par l'admiration.

Le polichinelle s'arrêta étonné, mais il livra bien vite passage à l'aventureux et prodigue enfant. L'oie ne paya pas même demi-place.

« Viens-tu ? avait dit à son frère le curieux petit garçon.

— Oh non, je vois le tableau gratis. »



Pierre émiettait ses provisions. (Page 267, col. 2.)

Vraiment, lorsque Pierre sortit de la baraque, il n'avait pas l'air plus satisfait que son oie. Il avoua à Jean que la femme géante lui avait paru être une grosse paysanne fort ordinaire, le serpent boa une couleuvre ; quant au crocodile il était empaillé.

« Enfin tu n'as plus d'argent, lui dit son jeune frère.

— C'est vrai, mais je me suis tant amusé... et puis, j'ai mon oie... Oh ! si seulement elle n'était pas si lourde à porter ; car, enfin, elle devient moins méchante, elle me pince moins fort. Je tiens bien ses pattes, et si cela ne devenait pas si fatigant à la longue...

— Bah ! répondit Jean d'un air un peu goguenard, nous n'avons que deux lieues à faire pour revenir... L'appétit me vient. »

Pierre se gratta l'oreille, son appétit, à lui, était tout venu, mais il n'avait plus ni pain, ni fromage, ni argent, il fallait donc jeûner, à moins de faire cuire l'oie dans quelque



Le polichinelle s'arrêta étonné. (Page 269, col. 1.)

gargotte du village. Pauvre oiseau ! Il l'aimait déjà trop pour y penser.

IV

Une femme portait un fourneau ambulant et une Ayuntamiento de Madrid

poêle dans laquelle cuisaient des saucisses. Oh ! quel fumet ! Jean acheta une saucisse, qu'il se mit à manger avec son pain.

« Prête-moi deux sous, dit Pierre.

— Ah mais non, tant pis pour toi si tu as été bête ; à chacun sa part ; tu as une oie. »

Un paysan assis à une table de bois, le verre à la main, la figure avinée, cria à Pierre : « Garçon, j'achète ton oie ? »

— Elle n'est pas à vendre.

— Je t'en donne trois francs.

— Non.

— Je t'en donne cinq, es-tu content ?

— Non.

— Vends-la donc, lui dit Jean ; avec l'argent tu en achèteras une autre et tu auras encore du reste.

— Non, j'ai gagné celle-ci, je suis déjà habitué à ses méchancetés, je la garde. »

Jean haussa les épaules tout en achevant l'appétissante saucisse qui fumait entre ses doigts. L'ivrogne avait donné un grand coup de poing sur la table. Pierre ne s'en inquiéta guère, il courut à un beau jeu de chevaux de bois : les animaux, ornés de cocardes rouges et de selles dorées tournaient au son de l'orgue de Barbarie. A cette vue éblouissante, Pierre éprouva un violent désir d'être un des cavaliers. Mais, hélas ! il était complètement ruiné, et cet exercice de prince lui semblait devoir être coté fort cher.

« Un sou ! cinq centimes seulement, messieurs, criait le maître des chevaux de bois. »

Jean lui-même trouva que le prix de ce divertissement n'était pas exagéré. Il tendit sa pièce de cuivre et s'élança sur un cheval.

« Oh ! paye pour moi ! s'écria Pierre, je te rendrai deux sous au lieu d'un.

— Oui, à la Saint-Jean prochaine.... J'aurais le temps d'attendre : tu n'as jamais d'argent. Pourquoi as-tu dépensé si vite celui d'aujourd'hui ?

— Je me suis amusé.

— Tu t'es amusé, j'en suis fort aise.... »

Et les chevaux de bois se mirent en branle et vigoureusement. Ils avaient l'air tout essoufflé, car leurs naseaux étaient bien ouverts et pleins de grosse couleur rouge. Pierre, chagrin, se retourna et chercha des yeux le paysan amateur d'oies. Mais bah ! l'ivrogne était allé boire ailleurs. Le petit garçon en fut presque content. Le gros oiseau était devenu à peu près sage. Le soleil descendait à l'horizon, et je soupçonne que le personnage emplumé commençait à avoir envie de dormir.

Enfin, Jean vint rejoindre son frère ; ils se promènèrent encore pendant quelque temps çà et là dans la foire. Le petit avare acheta six macarons pour un sou ; il en mangea quatre et en enveloppa deux bien proprement dans le morceau de blouse qu'il avait serré dans sa poche. Il pensait au lendemain. Pierre regardait de tous ses yeux, mais ne demandait plus rien. Il avait faim, il avait soif, il était déjà fatigué, mais il fallait se résigner. Il regrettait une partie de son argent trop légèrement dépensé. Il s'assit un moment par terre, tandis que Jean se faisait servir un verre de piquette rosée. « Maintenant, dit Jean, partons si tu le veux.

— Partons. »

Pierre songeait à la soupe de neuf heures. Mais il fallait faire deux lieues pour obtenir cette bienheureuse

soupe, les faire à pied, portant une oie à moitié endormie, et devenue lourde comme un éléphant.

« Est-ce que tu n'es pas fatigué ? demanda-t-il à son frère.

— Si, mais pas autant que toi ; je n'ai rien à porter que moi-même, et c'est assez. »

V

Ils reprirent la route qu'ils avaient parcourue en plein midi. Le temps était changé ; des nuées d'orage s'amoncelaient peu à peu.

« Il faut nous dépêcher, dit Jean, il pleuvra. »

Pierre chercha à faire marcher l'oie.... Ah ! bien oui !... elle avait l'air encore plus bête qu'auparavant, et semblait se croire au poulailler. Il la reprit sous son bras en soupirant. Pendant une demi-heure, ils avancèrent en silence ; alors de grosses gouttes de pluie commencèrent à tomber.... Un paysan, monté sur un mulet et chargé d'une corbeille vide, les dépassa sur la route.

« Hohé ! l'homme, où allez-vous comme ça ? lui cria Jean.

— Tiens, petiot, tu es curieux. Je vais à Villiers.

— Vous allez passer chez nous. Voulez-vous me prendre en croupe ?

— Tu es sans gêne. Je suis pressé.

— Il me reste huit sous ; les voulez-vous ?

— Allons, tope là. Tu n'es pas bête pour ton âge. Saute derrière moi.

— Il va pleuvoir dru ; vous mettrez votre corbeille sur nos têtes, n'est-ce pas ?

— Allons, c'est dit. »

Le bambin sauta en croupe en criant à son frère :

« Tu connais le chemin ? Toujours tout droit ; mais dépêche-toi, ou tu seras noyé. »

En effet, les éclairs déchiraient l'horizon ; le tonnerre grondait, et l'orage éclata avec furie au moment où le mulet disparut aiguillonné par la baguette du paysan. L'oie, effrayée, hérissa ses plumes et murmura un coin ! coin ! de terreur. Le pauvre Pierre, ne sachant comment la rassurer, la cacha sous sa blouse et avança aussi rapidement que le lui permit la fatigue. Mourant de faim et de soif, il essayait par moments de recueillir dans sa bouche un peu de l'eau de cette pluie qui le trempait. Il marcha ainsi pendant une heure et demie, réfléchissant tristement aux inconvénients de l'imprévoyance et de la prodigalité.... Il admirait malgré lui la sagesse de son frère, rentré sain et sauf à la maison. Pourtant, cette sagesse avait un vilain côté d'égoïsme. Tout en reprochant à Jean son manque de générosité, Pierre s'avouait qu'avec un peu plus de raison et d'économie, il eût évité aussi la faim, la soif, la fatigue et la pluie qui l'avait mouillé jusqu'à la chemise. C'était fini ! Il serait plus raisonnable une autre fois.

Le temps qu'il passa à cheminer dans l'eau et dans la boue lui parut interminable.

Mais enfin il atteignit la chaumière de ses parents ; sa mère était debout sur le seuil et l'attendait avec impatience. Elle s'empara de l'oie engourdie, qui fut mise au poulailler. Elle attira son fils auprès d'un grand feu de branches, le déshabilla, fit sécher ses membres baignés, lui mit du linge chaud et l'emporta au lit, où, après lui avoir fait manger une assiettée de soupe aux choux fumante, elle le laissa dormir. Il y avait longtemps déjà que Jean ronflait.

VI

Le lendemain, on ne se ressentait plus des fatigues et des accidents de la veille. Les enfants de la campagne sont plus robustes que ceux des villes.

Ainsi qu'il en avait été convenu la veille, la mère Marion avait eu une conférence matinale avec le maître d'école. A l'heure ordinaire, elle envoya ses fils en classe.

« Prends ton oie avec vous, dit-elle à Pierre. J'ai vu M. le maître ce matin, et je lui ai promis que tu la lui ferais voir. »

Le petit garçon fut un peu étonné de cette curiosité de l'instituteur. Il prit sous son bras l'oiseau, qui, ayant bien déjeuné, fit entendre plusieurs coin ! coin ! de bonne humeur. Dans le village, on posa l'oie à terre, et, poussée en avant, elle entra sans façon dans la classe, aux éclats de rire de tous les gamins, qui demandaient si elle venait apprendre à lire.

« Non, mes enfants, répondit gravement le maître, elle voudrait nous raconter ce qui est arrivé hier, et donner ici une leçon d'économie et de générosité ; mais comme son langage n'est pas très-clair, c'est moi qui lui servirai d'interprète. »

Alors le maître d'école raconta le voyage des deux petits garçons à la foire de la Saint-Jean.

« Vous voyez, dit-il, à quoi l'on s'expose lorsqu'on dépense tout son argent à la fois, sans songer au besoin qu'on peut en avoir ensuite. »

Jean avait pris un air de petit coq satisfait, et Pierre, tout penaud, tirait les boutons de son pantalon. Sa blouse, déchirée et salie, avait été gardée à la maison.

« Ainsi, continua le maître d'école, Pierre a reconnu forcément l'imprudence de sa conduite, et vous n'avez pas envie de l'imiter pour le moment. Mais, afin que personne de vous n'oublie cette petite leçon donnée par le bon Dieu, nous garderons cette oie dans un coin du jardin. »

Pierre jeta au maître un regard effaré.

« En échange de cette volaille, et comme compensation à t'offrir, mon garçon, dimanche je ferai mettre en pâté un dindon et deux lapins ; j'y ajouterai du vin et une galette ; chacun de vous apportera ce qu'il plaira à ses parents de lui donner : du fromage, de la crème, des fruits ; cela fera à l'école une petite fête dont je n'exclus que Jean. Il a eu hier la récompense de son économie et de sa prudence ; mais, d'un autre côté, une punition lui était due pour avoir manqué de générosité envers son frère. »

Toute l'école applaudit, et les grosses joues de Jean devinrent cramoisies.

Le dimanche suivant, il resta tout seul à la maison à méditer tristement sur la charité chrétienne, qualité plus précieuse encore que l'économie.

MME LAVOISY (JULIETTE CUVILLIER-FLEURY).

VARIÉTÉS.

DEUX AVEUGLES.

Un aveugle avait cinq cents écus, qu'il cacha dans un coin de son jardin ; mais un voisin, qui s'en aperçut, les déterra et les prit. L'aveugle, ne trouvant plus son argent, devina quel pouvait être le voleur. Comment s'y prendre pour ravoir son trésor ? Il alla trou-

ver son voisin, et lui dit qu'il venait lui demander un conseil.

« J'ai, lui dit-il, mille écus, dont la moitié est cachée dans un lieu sûr : je ne sais si je dois mettre le reste au même endroit. Quel est votre avis ? »

« Mettez le tout ensemble, » dit le voisin. Puis il se hâta de rapporter les cinq cents écus, dans l'espérance d'en retirer bientôt mille. Mais l'aveugle ayant retrouvé son argent, s'en saisit, et appelant son voisin, lui dit :

« Compère, l'aveugle a vu plus clair que celui qui a deux yeux. »

Au milieu d'une nuit fort obscure, un autre aveugle marchait dans les rues avec une lanterne à la main et une cruche pleine sur l'épaule. Un jeune garçon qui courait le rencontra :

« Simple que vous êtes, lui dit-il, à quoi vous sert cette lumière ? la nuit et le jour ne sont-ils pas la même chose pour vous ?

— Cette lumière, répondit l'aveugle, me sert à éclairer ma cruche et les étourdis qui te ressemblent. »

DEUX MOTS.

Le comte de Montlezun était fort bien vu du cardinal de Mazarin, premier ministre. Un de ses parents, bon serviteur de son roi et de son pays, mais peu favorisé de la fortune, le pria de le présenter au ministre. Montlezun en prévint le cardinal, l'assurant que ce parent n'avait que deux mots à lui dire.

« Pour deux mots, dit le cardinal, je le veux bien ; mais deux mots, et pas davantage. »

Montlezun fit entrer son parent, après lui avoir bien recommandé de ne dire que deux mots.

« Soyez tranquille, » dit celui-ci, en approchant du premier ministre.

On était en hiver ; il se contenta de dire :

« Monseigneur, froid et faim.

— Hé bien ! feu et pain, » répondit le ministre ; et il lui fit donner une pension. Z.

LA CIGALE ET LA FOURMI.

FABLE.

La cigale, ayant chanté

Tout l'été,

Se trouva fort dépourvue

Quand la bise fut venue :

Pas un seul petit morceau

De mouche ou de vermisseau.

Elle alla crier famine

Chez la fourmi sa voisine,

La priant de lui prêter

Quelque grain pour subsister

Jusqu'à la saison nouvelle.

« Je vous payerai, lui dit-elle,

Avant l'òut, foi d'animal,

Intérêt et principal. »

La fourmi n'est pas prêteuse :

C'est là son moindre défaut.

« Que faisiez-vous au temps chaud ?

Dit-elle à cette emprunteuse.

— Nuit et jour à tout venant

Je chantais, ne vous déplaie.

— Vous chantiez ! j'en suis fort aise.

Eh bien ! dansez maintenant. »

LA FONTAINE.

son son voisin, et lui dit qu'il venait lui demander un

conseil.

— L'an, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-

— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-

— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-

— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-

— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-

— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-

— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-

— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-

— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-

— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-

— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-

— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-

— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-

— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-

— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-

— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-

— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-

— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-

— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-
— l'année, dit le fermier, dans la maison est ca-

La semaine, on se présente plus des fois

des semaines de la ville

que dans les villages des

une fois en ayant

Marion avait en son

école. A l'école

classe.

M. le

l'année

de l'année

de l'année

de l'année

de l'année

de l'année

de l'année

de l'année

de l'année

de l'année

de l'année

de l'année

de l'année



La cigale et la fourmi.